

être et utile, à certains points de vue, mais il est bien permis sans doute de les accompagner d'un regret.

Pourquoi, dans cette lutte des temps, la langue de la froide raison l'a-t-elle emporté sur celle du pittoresque et de l'harmonie? La poésie reste-t-elle définitivement l'effusion de la jeunesse, et le monde est-il trop vieux, pour qu'il soit possible de le hercer encore de vraie littérature ou d'art? Ce qui est certain, c'est que la langue française a toujours devancé les autres en netteté et en uniformité. Ce fait serait-il solidaire de cet autre dont se flatte tant notre amour-propre national : que notre pays a toujours été à la tête de la civilisation et des idées?

Si nous admettions cette corrélation de l'esprit avec les sons qui lui servent d'interprètes, faudrait-il insister aussi sur les tendances contraires qui semblent se faire jour, et dont le livre de M. Lurin est une des manifestations? Nous voulons parler du sens plus musical qui se développe incontestablement en nous, non seulement pour la musique proprement dite, mais aussi pour la parole. Et, en concluons-nous que, par cette loi fatale des évolutions qui ramène sans cesse la vie à son point de départ, nous nous rapprochons, à force d'années, de cette autre enfance qui se complait, elle aussi, dans les légendes et les chansons?

Laissons ces problèmes, pour dire à M. Lurin que son livre nous paraît surtout manquer de base, qu'il a été évidemment écrit sous l'influence de préoccupations musicales, et alors que les mots, vivifiés par le gosier d'un Duprez ou d'une Falcon, chantaient encore dans son oreille : ce qui prouverait qu'il est musicien, et que ses théories, pleines d'ailleurs d'aperçus ingénieux, sont vraies au moins à son point de vue personnel. Mais, dans une représentation, la pièce n'est pas tout, il faut encore un auditoire à même de la comprendre.

Nous disions pourtant que la tentative de M. Lurin n'est pas isolée et pourrait manifester certaines tendances : ceci nous amène à rappeler un vieux livre, bien oublié sans doute, — car il fut publié en 1827, par un M. Dubroca, — et qui nous paraît être la préface dont manque l'ouvrage de M. Lurin ; s'il faut parler un langage que nous connaissons à peine, et qu'on nous pardonnera, nous dirons que M. Lurin a tenté de la composition sans notes : M. Dubroca, lui, au contraire, cherchait à créer la note, ce qui veut dire que M. Dubroca traitait uniquement de la prononciation et de l'accentuation dont seraient susceptibles les mots de la langue française : accentuation tout-à-fait indispensable, pour arriver au but de l'œuvre de M. Lurin : scander au lieu de rimer les vers français, ou, tout au moins, scander et rimer.